

# ÉLEVAGE DU MOUTON ET PREMIÈRES NAVIGATIONS EN MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE

Gabriel Camps\*

Il peut paraître curieux d'associer sous le même titre deux phénomènes apparemment sans relation entre eux, tels que l'élevage des ovins (et caprins) et la navigation maritime. Je revendique cependant cette association et affirme que l'origine de l'élevage du mouton est intimement liée à la question des premières navigations dans le bassin occidental de la Méditerranée.

Pendant longtemps un des postulats de la recherche préhistorique reposait sur l'origine unique et orientale de toutes les techniques nouvelles qui caractérisent cette période essentielle pour notre culture que fut le Néolithique. Cette conception devenue classique est aujourd'hui battue en brèche par une nouvelle école qui s'est débarrassée des schémas traditionnels à la lumière des résultats obtenus lors de fouilles plus précises et d'analyses plus critiques. Désormais la primauté de l'Orient est discutée et le diffusionisme n'est plus accepté comme un principe d'explication universelle.<sup>1</sup> Ainsi la céramique, l'un des critères archéologiques le plus évident du Néolithique, que l'on voyait maître en Syrie entre 8000 et 7000 av. J.-C., puis après une longue éclipse, rayonner, à partir de 6000 av. J.-C. dans tout le Proche-Orient et les pays méditerranéens, d'une manière instantanée ou presque, n'est plus aujourd'hui citée comme l'une des preuves de l'unicité et de l'intensité du foyer oriental. Nous savons aujourd'hui que la céramique a été inventée, à différentes époques et en des lieux trop isolés, comme l'Amérique centrale, ou trop éloignés les uns des autres (Japon, Proche-Orient, Sahara) pour qu'il soit possible de croire à la diffusion d'une technique unique née dans le Proche Orient. Dans l'état actuel des connaissances, les plus vieilles poteries ne se trouvent pas en Syrie ou en Anatolie, mais dans le Sahara méridional (Tagalagal, Air, 7400 BC en chronologie C14).<sup>2</sup>

Pourquoi n'en serait-il pas de même pour d'autres techniques néolithiques ? Les Amérindiens précolombiens n'ont-ils pas inventé sur place la culture du maïs, du haricot,

de la tomate et bien d'autres sans rien emprunter au foyer proche-oriental ? Ces mêmes populations domestiquèrent de même le lama.

Mais revenons à nos moutons. Il importe auparavant de rappeler que les relations entre l'homme et l'animal atteignent, à la fin du Mésolithique, un tel niveau d'ambiguïté que les spécialistes, archéologues comme zoologues, ont beaucoup de peine à reconnaître les individus qui pourraient être domestiques de ceux qui ne le sont pas. A vrai dire le contraire serait surprenant puisque la domestication débutante ne peut avoir déjà modifié suffisamment la morphologie des animaux. Plus on est proche des origines de la domestication et moins il est facile de distinguer un animal domestique et la souche sauvage dont il est issu. C'est un truisme, encore ne faudrait-il pas l'oublier.

On a tenté de tourner cette difficulté en utilisant la statistique. Comme il est relativement facile de déterminer l'âge d'un mammifère par l'examen des dents ou du degré d'ossification du cartilage de conjugaison, on peut tracer, par gisement ou par niveau, des courbes d'âge des animaux abattus et les comparer à celles d'un troupeau naturel chassé. La très forte proportion de jeunes ou d'immatures serait l'indice d'une domestication. C'est sur cette hypothèse que repose l'affirmation de la domestication du mouton à Zawi Chami Shanidar, dans les Monts Zagros, dès le Xe millénaire. Aujourd'hui cette affirmation est largement mise en doute. Il faut dire que ne cesse de se poser et de se renouveler la question des origines du mouton domestique. C'est, on en conviendra, une question du plus haut intérêt qui touche aux structures mêmes du Néolithique, encore faudrait-il la poser sans embrouiller les données et sans idées préconçues. Aussi est-il indispensable de limiter cette question dans l'espace et dans le temps.

En choisissant comme cadre les pays qui bordent la Méditerranée occidentale, cette recherche peut s'articuler autour de trois questions :

1. Existe-t-il en Occident méditer-

\* Université de Provence. Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale.

ranéen, c'est-à-dire dans le sud-ouest de l'Europe, les îles et l'Afrique du Nord, une ou plusieurs espèces d'ovins indigènes susceptibles d'avoir été la ou les souches du mouton domestique ?

2. Existe-t-il une présomption d'élevage du mouton antérieurement au VII<sup>e</sup> millénaire, époque où les échanges commencent à s'organiser ou à devenir possibles à travers la Méditerranée ?

3. Quel était l'aspect du mouton au Néolithique ancien ?

## Les plus anciens moutons d'Occident

De nombreux auteurs, et à des époques différentes, ont exprimé l'idée que le mouton domestique d'Europe pouvait avoir une origine indigène.<sup>3</sup> Cette opinion repose sur l'existence d'un ovin sauvage qui aurait trouvé dans les régions méditerranéennes un biotope particulièrement favorable. Effectivement sont souvent cités des restes d'ovins sauvages reconnus dans des gisements paléolithiques, mais si ces sites sont souvent cités leur nombre et surtout les restes osseux qui permirent cette identification sont d'une grande rareté. On dénombre en France une dizaine de gisements paléolithiques ayant livré de tels restes, quatre appartiennent au Riss (Caune de l'Arago, Lunel-Viel, Lazaret, Grotte de l'Observatoire), un date du Wurm I (Pech de l'Azé), deux du Wurm III (Grotte de Lestalles, Grotte de Montardit), trois du Tardiglaciaire (Balme du Glos, Abri Pagès, Vallorgues). Le plus souvent seul le genre est identifié. L'existence d'ovins sauvages durant le Paléolithique n'est que seulement probable et F. Poplin la met fortement en doute.<sup>4</sup> Il importe d'ajouter qu'aucun caractère ne permet d'établir une filiation indubitable entre ces ovins et l'*Ovis aries* domestique. Nous serons donc très réservés à l'égard d'une conclusion de M. Boule : « Les moutons domes-

tiques auraient donc une origine polyphylétique et leurs diverses races auraient pris naissance dans les pays mêmes où vivaient leurs ancêtres sauvages ». En suivant un raisonnement pareil on affirmerait l'origine autochtone du cheval domestique dans nos régions puisque le cheval sauvage y a abondé durant le Pléistocène supérieur et même encore au tout début de l'Holocène.

De ces espèces ovines sauvages peut-être présentes au Paléolithique il ne subsisterait que le mouflon (*Ovis musimon*) de Corse et de Sardaigne. L'autre animal improprement appelé mouflon à manchettes (*Ammotragus lervia*) qui vit en Afrique du Nord, n'est pas un ovin et ne peut en aucune façon être compté parmi les souches du mouton domestique malgré le nom encore plus impropre de « barbery sheep » que lui donnent les Anglo-saxons. Le mouflon à manchettes, plus proche des capridés que des ovidés, constitue le genre *Ammotragus* dont il est la seule espèce ; au Maghreb, il occupe la même niche écologique que le bouquetin (*Capra ibex*) en Europe.

Quant au seul mouflon subsistant en Occident, *Ovis musimon*, il possède le même caryotype (54 chromosomes) que le mouflon asiatique (*Ovis orientalis*) et, bien sûr, que le mouton domestique (*Ovis aries*) qui en est issu. De plus l'hémoglobine du mouflon corse est identique à celle du mouton domestique alors qu'elle se différencie nettement de celle d'*Ovis orientalis*. Le statut d'*Ovis musimon* a fait récemment l'objet de recherches de F. Poplin et de J.D. Vigné<sup>6</sup> qui sont arrivés à la conclusion que ce mouflon serait issu du mouton domestique introduit par l'homme et dont certains individus seraient redevenus sauvages. En un mot le mouflon ne serait qu'un mouton qui aurait pris le maquis. Le maronnage est un fait bien connu et particulièrement fréquent dans les îles désertes ou peu fréquentées. On cite souvent le cas des chèvres sauvages qui sont la progéniture de chèvres domestiques volontairement abandonnées dans les îles par des navigateurs prévoyants ou altruistes ; de fait, Robison n'est pas tellement étonné d'en trouver dans son île ! L'argu-

Figure 1. - Mouflons de Corse (photo M. Ryder). Suivant les hypothèses actuelles les plus vraisemblables, ces animaux descendent des premiers moutons domestiques introduits vers 6000 av. J.-C. et redevenus sauvages. Leur pelage est constitué de jarres marron qui recouvrent un fin duvet beige ou blanc. Le mouflon de Corse (*Ovis musimon*) connaît une mue annuelle tandis que le mouton porte une laine à croissance continue facile à filer.



mentation de F. Poplin et de J.D. Vigne est solidement charpentée : elle repose principalement sur l'absence de fossiles se rapportant à cette espèce en Corse et elle entre, chez J.D. Vigne, dans une thèse révolutionnaire qui veut que lorsque l'homme arriva en Corse il n'y avait sur l'île que des mammifères terrestres de petites tailles, le plus gros étant le « lapin-rat » (*Lagomys* ou *Prolagus sardus*) et que tous les mammifères aujourd'hui présents dans l'île ont été introduits volontairement ou inconsciemment par l'homme au cours de ses traversées entre le continent et la Corse.<sup>7</sup> Cette thèse dont l'ampleur surprend est en parfaite concordance avec les observations faites sur la faune des autres grandes îles de la Méditerranée occidentale, mis à part la Sicile qui fut plusieurs fois au cours du Quaternaire rattachée au continent. Les faunes mammaliennes terrestres tant aux Baléares qu'en Sardaigne devraient, comme en Corse, leur présence à la seule intervention de l'homme.

Cette thèse souffre cependant de la faible représentativité des listes de faune dans un pays comme la Corse où dominent les sols acides peu favorables à la conservation des os. Il est, de plus, un cas particulièrement délicat, celui des restes d'ovins et de suidés trouvés dans la couche XVIII de l'abri d'Araguina-Sennola (Bonifacio) qui, datée de  $6570 \pm 150$  BC, est un niveau pré-néolithique.<sup>8</sup> Nous ne voyons que deux réponses à ce problème :

1. Ou bien ces ossements, qui portent des traces de brûlures confirmant qu'ils ont participé à l'alimentation des occupants pré-néolithiques de l'abri, sont des restes d'animaux domestiques, moutons et porcs, mais dans ce cas ils seraient de beaucoup les plus anciennes preuves d'une domestication archaïque, précédant d'un bon millénaire les autres témoignages de la domestication du mouton en Occident.

2. Ou bien ces os sont ceux de mouflons et de sangliers et dans ce cas la thèse des espèces domestiques retournées à l'état sauvage ne peut

plus être acceptée car elle rejetterait dans un passé encore plus lointain l'introduction du mouton et du porc... avant même que la Corse ne fût peuplée !

Il reste une autre explication qui réduirait les difficultés : celle qui admettrait que ces neuf fragments osseux trouvés dans la couche XVIII proviennent, par infiltration, de la couche XVII qui appartient, sans doute possible, au Néolithique ancien. Faisant preuve d'une très grande rigueur scientifique, J.D. Vigne rejette cette explication qui pourtant était satisfaisante pour sa thèse ; mais, compte tenu de la nature du sédiment qui est très meuble et composé de sables calcaires provenant de la désagrégation de la molasse dans laquelle est creusé l'abri d'Araguina-Sennola, je pencherai malgré tout en faveur soit d'une infiltration, soit d'une erreur d'attribution des documents à la couche XVIII, d'autant plus que H. Duday qui fouilla la sépulture qui constitue le niveau B de cette couche ne mentionne en aucun moment ces fragments osseux et précise au contraire qu'il ne trouva aucune trace d'offrande alimentaire.<sup>9</sup> J'ajouterai que la fréquence des terriers de *Prolagus* dans le gisement pourrait également expliquer la pénétration d'os néolithiques dans la couche sous-jacente.

Le cas du mouflon corse étant mis à part, avons-nous sur le continent, au moment où l'homme est susceptible de domestiquer les animaux, des traces d'ovins sauvages qui appuieraient la thèse de l'origine indigène du mouton domestique ? Il nous faut répondre par la négative.

En revanche, le mouton domestique a été signalé dans une dizaine de gisements mésolithiques, c'est-à-dire non encore gagnés au genre de vie néolithique. Mais nous devons rappeler qu'une civilisation préhistorique ne peut être confondue avec une strate géologique. Bien qu'elle soit très souvent négligée dans les traités de Préhistoire, la contemporanéité de cultures ayant des niveaux techniques différents est un fait que l'ethnologie ou le simple tourisme imposent à la réflexion. Si deux cultures

se côtoient et que l'une paraît plus archaïque que l'autre, on ne peut la décréter plus ancienne, on peut seulement dire qu'elle est apparue plus anciennement, ce qui ne l'empêche pas d'être encore très vivace et de laisser des témoignages matériels dans les mêmes sédiments et par conséquent dans le même étage géologique que l'autre culture d'apparition plus récente. Or que devinons-nous dans ces temps qui voient s'organiser ou s'introduire les nouvelles techniques que nous disons néolithiques ? Il est manifeste que certains groupes ont déjà acquis ces techniques et s'engagent dans la pratique de l'élevage, de l'agriculture et fabriquent leurs premières poteries, tandis que d'autres, qui sont leurs contemporains, restent fidèles au genre de vie dit mésolithique ou épipaléolithique fondé sur la chasse et la cueillette. Mais aucun groupe humain ne constitue un milieu parfaitement étanche, surtout à cette époque où, manifestement, les échanges, parfois lointains, se multiplient et c'est ainsi que des groupes « mésolithiques » ont pu, par troc ou par chapardage, acquérir des moutons « néolithiques » d'origine mais que nous qualifions de « mésolithiques » en raison de la découverte de leurs restes dans un dépôt archéologique culturellement pré-néolithique. Il ne faut donc pas être dupes de nos catégories et prisonniers de nos dénominations.

Voyons néanmoins un à un le cas de ces moutons égarés en milieu mésolithique. Nous commencerons par la Bretagne : le gisement de Tévéc<sup>10</sup> est un amas coquillier qui livra de nombreuses sépultures et une faune abondante parmi laquelle une molaire de mouton (ou de chèvre). Ce n'est pas sur la présence d'une dent isolée, dans un milieu aussi meuble qu'un amas coquillier, qu'on peut affirmer l'existence du mouton domestique chez ces Mésolithiques armoricains ; mais le serait-elle qu'il n'y aurait pas de grande difficulté à l'admettre puisque ces niveaux culturellement « mésolithiques » sont chronologiquement contemporains voire plus récents que certains gisements

néolithiques anciens du Midi de la France. L'âge du gisement de Téviec n'est pas connu, mais en Bretagne même, un autre gisement mésolithique, celui d'Hoedic, ne comptant ni animaux domestiques ni poterie, est daté par le C14 de  $6975 \pm 350$  BP soit 4625 BC, un autre, également littoral, La Torche, est encore plus récent  $6150 \pm 80$  BP, soit 4020 BC. Ces niveaux mésolithiques paraissent donc très tardifs ; nous savons aujourd'hui qu'ils sont à peine contemporains de la phase finale du Cardial ancien de Châteauneuf-les-Martigues et de l'expansion du Néolithique rubané dans l'est et le nord du Bassin Parisien.

Le phénomène constaté en Bretagne se retrouve identique dans une autre région atlantique mais plus méridionale : au confluent du Tage et de la rivière de Muge s'élèvent, sur les berges, d'importants amas coquilliers. Dans l'un d'eux, celui de Cabeço da Amoreira,<sup>11</sup> A. Mendes Correa signalait, en 1931, la présence du mouton. L'observation n'a pas été confirmée lors de la fouille du gisement voisin de Moita do Sebastiano, mais Cabeço da Amoreira est aujourd'hui bien daté, son occupation débute vers  $7030 \pm 80$  BP, soit 5080 BC et se termine vers  $6050 \pm 300$  BP, soit 4100 BC. Ici encore nous sommes en présence d'une culture mésolithique contemporaine ou plus récente que d'autres gisements pleinement néolithiques. Bien mieux, cette contemporanéité se manifeste dans le même espace régional puisque la partie méridionale de la Péninsule ibérique a connu une néolithisation précoce : La Nerja  $7890 \pm 170$  BP soit 5940 BC, La Dehesilla  $7670 \pm 400$  BP soit 5720 BC, Cova Fosca  $7640 \pm 70$  BP soit 5690 BC. Ainsi, même si la présence du mouton était un jour confirmée à Cabeço da Amoreira, elle ne changerait rien aux données du problème puisque ce mouton « mésolithique » portugais serait plus récent que les ovins domestiques du Néolithique ancien espagnol.

Trois gisements du Sud-ouest français sont également cités par les tenants d'une origine indigène du mouton ; ce sont le Cuzoul de Gramat

(Lot), le Martinet (Lot-et-Garonne), Rouffignac (Dordogne). Or tous ces gisements mésolithiques sont, comme les précédents, au mieux contemporains du Néolithique ancien. Rouffignac est précisément daté de  $7000 \pm 50$  BP, soit 5050 BC, quant au « Tardenoisien III » du Martinet, le niveau prétendument mésolithique renfermait, en plus de restes de mouton, de la céramique et même des armatures de flèche de style chalcolithique et de l'Âge du bronze.<sup>12</sup> La cause est donc entendue : pas plus la façade atlantique que l'arrière-pays aquitain n'apportent la moindre preuve de l'existence d'un mouton indigène chronologiquement « pré-néolithique ».

Les faits sont plus complexes pour la région méditerranéenne. Ont été signalés des moutons, considérés comme domestiques, dans des niveaux pré-néolithiques de quatre gisements : Châteauneuf-les-Martigues (Bouches-du-Rhône), Gramari (Vaucluse), la Grotte Gazel et l'abri Dourgne (Aude). Or il semble difficile aujourd'hui de retenir les deux gisements provençaux.

On connaît l'importance et l'intérêt du Grand Abri de Châteauneuf-les-Martigues qui permit à M. Escalon de Fonton d'établir une séquence stratigraphique allant du Mésolithique au Néolithique moyen. Des restes de moutons ont été trouvés par cet auteur dans les couches castelnoviennes appartenant à une culture mésolithique régionale qui précède immédiatement le Néolithique cardial. Lorsqu'il étudia pour la première fois la faune de ce gisement, P. Ducos<sup>13</sup> présentait l'alternative suivante : « Ou bien le mouton des niveaux mésolithiques est sauvage, dès lors il aurait existé en Europe occidentale une espèce sauvage autre qu'*Ovis musimon* et cette espèce aurait été la souche de la forme domestique — ou bien, dès le Mésolithique, le mouton est domestique ce qui semble reculer beaucoup l'apparition de l'élevage en France et place les premières manifestations avant que la poterie ne soit en usage ». En 1977, reprenant cette étude, P. Ducos optait pour cette seconde proposition

étant donné que depuis 1958 aucun vestige sûr d'*Ovis* n'avait été trouvé dans les niveaux antérieurs au Castelnovien de Châteauneuf. Des anomalies, en particulier des inversions de dates entre le Castelnovien et le Cardial, rendaient peu compréhensible la chronologie de Châteauneuf. Une nouvelle campagne de fouille sous la direction de J. Courtin, en 1979,<sup>14</sup> modifie sensiblement les données : en premier lieu aucun reste de mouton ne fut trouvé dans les niveaux castelnoviens et la fouille très méticuleuse permit d'observer qu'aucune lacune ni traces d'abandon du site ne s'intercalait entre les occupations mésolithiques les plus récentes et les foyers les plus anciens du Néolithique. Cette quasi contemporanéité est d'ailleurs confirmée par une nouvelle série de datations plus cohérente qui situe le Castelnovien final entre  $7630 \pm 150$  BP soit 5680 BC et  $6720 \pm 140$  BP soit 4770 BC et le Cardial ancien entre  $6900 \pm 100$  BP soit 4950 BC et  $6200 \pm 100$  BP soit 4250 BC. Ces résultats sont conformes à ceux que donne le regroupement des datations de ces mêmes phases culturelles dans le Midi méditerranéen, mais on ne peut systématiquement rejeter les dates encore plus anciennes obtenues en Languedoc, Corse, Sicile, Italie péninsulaire, Espagne et Afrique du Nord qui situent, en chronologie C14, antérieurement à 5500 BC et parfois à 6000 BC les débuts des industries et des techniques néolithiques.

Même si les fouilles de 1979 avaient confirmé la présence du mouton dans le Castelnovien, il ne faudrait pas oublier ce que représentait réellement cet animal dans l'économie et l'alimentation du groupe. Les décomptes des restes osseux permettent de mesurer : dans l'alimentation carnée des Castelnoviens de Châteauneuf le mouton n'aurait représenté que 2 % tandis que le lapin atteindrait 95,5 % ; or dès le début du Cardial les données s'infléchiraient : mouton 27,6 % et lapin 65,3 % et dans les niveaux du Cardial évolué les chiffres donneraient le mouton largement dominant 61,8 % et le lapin tombant à 3,9 %. Le mouton castelno-

vien, si jamais il a existé, apparaît donc plus comme une curiosité que comme un élément fondamental de l'économie.<sup>15</sup>

Le mouton avait été reconnu aussi à Gramari (Méthamis, Vaucluse). Il apparaît dès le niveau 7 qui serait un Sauveterrien relativement ancien (9310 ± 60 BP soit 7360 BC), mais il ne s'agit en fait que d'une incisive isolée. Des restes plus abondants ont été constatés dans la couche 3 qui est encore mésolithique, mais les dates de l'ensemble 3 sont totalement incohérentes, elles le demeurent même si on écarte l'échantillon Gif 262 qui accuse un âge beaucoup trop récent (3420 ± 200 BP soit 1470 BC) ; elles oscillent en effet entre 8830 ± 65 BP soit 6880 BC et 5090 ± 300 BP soit 3140 BC. Ces données ne peuvent donc être retenues.

Une nouvelle analyse de la faune de ce gisement règle définitivement le problème, les restes attribués au mouton sont en réalité des ossements de bouquetin.<sup>16</sup>

Les gisements languedociens pré-céramiques ayant livré des restes de mouton ne sont pas plus anciens. On connaît bien, à la suite des travaux de J. Guilaine et de D. Geddes,<sup>17</sup> le cas de la grotte Gazel et de l'abri de Dourgne ; nous retiendrons les faits suivants : à Gazel les ovins sont présents dès le Mésolithique à triangles, au début du VI<sup>e</sup> millénaire (7760 ± 75 BP soit 5810 BC) et dès ce moment le mouton représente 20 % des espèces. A Dourgne le phénomène est semblable, le mouton apparaît dans la couche 8 qui renferme aussi une industrie mésolithique à triangles, il y représente d'emblée 38 % des espèces. Bizarrement, cette proportion ne cessera de décroître, elle est ramenée à 29 % dans la couche 7 datée de 6850 ± 100 BP soit 4900 BC, et à moins de 20 % dans la couche 6 du Néolithique ancien, pour remonter ensuite au cours du Néolithique moyen au voisinage de 50 %.

Les moutons préneolithiques de l'Aude sont donc contemporains des ovins domestiques du Néolithique ancien de Basi en Corse (7700 ± 150 BP soit 5750 BC), de Praia a Mare en Italie du Sud (7555 ± 85 PB soit 5605

BC), de Cova Fosca en Espagne (7640 ± 70 BP soit 5690 BC), etc.

En bref, on peut retenir comme acquis que le mouton apparaît brusquement en France, dans les régions méditerranéennes, à la fin du Boréal et jamais avant 6000 BC. Il est possible qu'il précède quelque peu l'introduction de la technique céramique bien que les rares niveaux mésolithiques ayant livré des restes de mouton nous paraissent contemporains des premières manifestations du Néolithique ancien avec poterie, que celle-ci soit lisse, à décor cardial ou imprimé ou incisé. Encore devons-nous tenir compte d'une donnée dont l'importance n'est pas suffisamment précisée : au cours des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> millénaires la transgression versilienne qui, par paliers, ramena les eaux marines au niveau actuel n'était pas encore achevée : aussi, des gisements établis sur le littoral de l'époque sont aujourd'hui immergés. Il faut le hasard d'un dragage pour faire connaître de tels gisements, tel celui de Leucate-Corrèze qui a fait l'objet d'une publication récente.<sup>18</sup> Or il est manifeste que parmi ces gisements engloutis doivent se trouver ceux qui, dans une optique diffusionniste, ont le plus de chance d'avoir été les premiers à acquérir, par voie maritime, techniques et produits néolithiques.

Dans aucun des autres pays de la Méditerranée occidentale n'a été, à notre connaissance, posé le problème du mouton mésolithique ; en Italie comme en Espagne, le mouton est un animal domestique importé. H.P. Uerpmann a montré qu'en Espagne la présence du mouton n'est attestée qu'au cours du Néolithique affirmé pratiquant la céramique et cultivant les céréales.<sup>19</sup> La prétendue domestication de la chèvre dans les niveaux épipaléolithiques de la Cova Fosca (7510 BC) attend encore une démonstration.<sup>20</sup>

Dans une étude plus récente, les auteurs ne parlent plus que de la présence d'ovicaprinés « semblables morphologiquement aux types domestiques, au début du VII<sup>e</sup> millénaire BP » (c'est-à-dire au V<sup>e</sup> millénaire BC<sup>21</sup>) l'abondance des ossements de cette espèce pouvant

être le reflet d'une chasse sélective ce qui était le cas au même moment des Capsiens d'Afrique du Nord, chasseurs d'antilopes bubales, à qui on avait tenté aussi d'attribuer la domestication de cet animal.

En Afrique du Nord, précisément, le petit nombre de fouilles modernes ne permet guère d'apporter une contribution capitale à l'étude du Néolithique ancien méditerranéen. Quelques faits importants sont cependant enregistrés :

1. L'absence de tout oviné sauvage ou domestique dans les niveaux pré-neolithiques. Les restes qui ont été parfois attribués à des *Ovis sp.* se sont révélés être des os de mouflons à manchette femelle. Les tentatives maladroites de A. Muzzolini<sup>22</sup> pour combattre cette « thèse traditionnelle » et faire supposer « une migration naturelle » (c'est-à-dire sans introduction par élevage) du mouton au Maghreb précisément à la « charnière de l'Épipaléolithique et du Néolithique » n'est qu'une pétition de principe ne reposant sur aucune donnée archéologique précise.

2. La présence du mouton dans le Néolithique cardial de la région de Tanger aussi bien dans les grottes d'El Khril que de Mugharet es-Safia, Mugharet el Khaïl et Mugharet el-Aliya.<sup>22bis</sup>

3. L'absence ou la très grande rareté du mouton dans le Néolithique à céramique imprimée et incisée des grottes d'Oran.

Sur le littoral donc, l'apparition du mouton est associée à celle du Néolithique à céramique cardiale, elle aussi d'origine exotique. À l'intérieur des terres, dans la vaste région où s'est développée quelques millénaires plus tôt la brillante civilisation capsienne, s'organise le Néolithique dit de tradition capsienne qui paraît plus récent que celui du Sahara central. Dès le V<sup>e</sup> millénaire, l'élevage du mouton et de la chèvre est attesté (Grotte Capeletti ou Khanguet Si Mohamed Tahar : 6800 ± 250 BP soit 4850 BC).<sup>23</sup>

Mais le Néolithique de tradition capsienne a surtout le mérite d'avoir laissé sur les parois gréseuses de l'Atlas saharien de nombreuses figurations de ce mouton archaïque parmi

un bestiaire très riche. Ces ovins sont figurés dans un style si réaliste qu'il est possible d'en reconnaître la race. Le corps est étroit, la croupe toujours ravalée aux gigots plats, la queue mince et longue. Dans ces gravures la tête est plus courte que dans la réalité avec une convexité accentuée. Qu'ils soient mâles ou femelles, ces animaux portent des cornes petites, grêles, à simple courbure, incurvées vers l'arrière pour revenir vers l'avant au-dessous de l'œil. L'oreille pendante confirme le statut domestique de ce mouton. Le pelage est rarement figuré par un pointillé, parfois cloisonné pour indiquer les variations de couleur. Le beau bélier de Bou Alem est particulièrement détaillé ; sur le poitrail et le garrot des poils assez longs sont représentés par des stries ondulées du plus bel effet.

L'ensemble des caractères fidèlement reproduits sur les gravures permet de reconnaître des moutons appartenant à une ou plusieurs variétés de mouton à poil du type de l'*Ovis longipes* Fitzinger qui a disparu aujourd'hui du Maghreb mais qui subsiste dans les Sahel depuis la Mauritanie jusqu'au Tchad.<sup>24</sup> Ces moutons à poil ras sont les représentants d'une très vieille race domestique que l'Égypte a connue jusqu'au Moyen Empire, c'est le bélier dit de Mendès (*Ovis palaeegyptiaca*) qui se distingue de celui représenté sur les rochers de l'Atlas par une encornure à spires lâches développées latéralement, caractère qui subsiste dans certaines variétés du Sahel (race peul de Sambouran en particulier). Non seulement la parure qui orne de nombreux béliers à bonnet (bélier à « sphéroïde ») agrémenté de plumes et de rameaux, colliers et caparaçon, prouve le caractère domestique de ces animaux mais aussi confirme leur importance culturelle.<sup>25</sup>

Si le mouton de l'Atlas saharien représenté également mais un peu plus tard dans les peintures pariétales du Tassili n'Ajjer a comme tous les ovins domestiques une origine proche-orientale, à l'inverse de ses voisins du Tell et des pays méditerranéens, il semble bien avoir été introduit, depuis l'Égypte, par voie continentale



Figure 2. - Les races de moutons les plus anciennes en Afrique du Nord (*Ovis longipes* Fitzinger) étaient-elles aussi dépourvues de laine ; la plupart avaient des poils courts (gravure du bélier de Guelmouz el Abiod), comme les moutons soudanais actuels.

en empruntant la vieille route qui longe le sud de la Cyrénaïque, gagne la petite Syrte et pénètre dans les steppes du Maghreb.<sup>26</sup>

Le mouton des rives nord de la Méditerranée avait-il le même aspect ? Il

est bien entendu impossible de l'affirmer puisqu'il n'a pas été représenté mais il est permis à coup sûr de penser que ces premiers moutons domestiques n'étaient pas encore ces porteurs de laine à toison suffisamment

## Les premières navigations

Tout au long de cette recension de l'apparition du mouton domestique en Occident était sous-entendue son introduction par voie maritime parce qu'elle nous paraissait la plus logique, encore faut-il maintenant apporter des arguments en faveur de cette hypothèse et examiner plus attentivement les conditions de cette introduction.

Il importe en premier lieu de noter qu'en Europe occidentale les moutons les plus anciens ont été trouvés dans des régions maritimes ou peu éloignées de la mer et situées dans la zone d'extension de la céramique cardiale dont l'origine elle-même maritime ne fait aucun doute. Cette première observation exclut en quelque sorte la possibilité d'une origine continentale à partir du plateau d'Anatolie et des Balkans où les moutons domestiques étaient élevés dès le VII<sup>e</sup> millénaire. Le Néolithique danubien ne peut donc être crédité de l'introduction des premiers moutons domestiques. Ceux-ci, dont le caryotype est rigoureusement le même que celui du mouflon vrai (*Ovis orientalis*) du plateau iranien et des Monts Zagros, ont cependant une origine orientale indéniable, confirmée par l'absence de souche indigène en Occident.

Mais l'art de la navigation était-il connu des Méditerranéens à une époque aussi ancienne que l'on peut situer autour de 6000 BC ? L'ancienneté de telles navigations le long des côtes ou entre les îles et le continent peut surprendre. En fait, l'envie ou la nécessité de se déplacer sur l'eau a dû apparaître très tôt chez l'homme, ne serait-ce que pour pêcher ou chasser les animaux marins que les Magdaléniens ont fréquemment représentés ; cependant, ces saumons et ces phoques sont précisément ceux qui remontent les fleuves. Aucune donnée ne permet de concevoir l'existence de navigation véritable au Paléolithique, du moins en Europe. Mais il n'en est pas de même partout : ainsi le peuplement de l'Australie, qui est bien antérieur à 35 000 ans, n'a



Figure 3. – D'autres moutons avaient des jarres non bouclés (bélière de Bou Alem, une des plus belles gravures de l'Atlas). Les parures que portent ces bélières (bonnet en cuir et large collier) incitent à penser que ces animaux étaient prêts pour le sacrifice (Photo G. Camps).

abondante pour qu'Ulysse et ses compagnons puissent s'y accrocher et échapper ainsi à la vindicte de Polyphème. Ces moutons primitifs devaient avoir une toison courte et jarreuse, peut-être plus développée en Europe, comme chez le mouflon de Corse, qu'en Afrique. Cet animal ne connaissait pas encore la croissance permanente du poil (fait qui caractérise la laine) mais des mues comme celles qui subsistent chez certaines races primitives et chez le mouflon. L'homme n'avait pas encore sélectionné

les variétés mutantes présentant l'anomalie « angora » qui entraîne précisément la croissance régulière et l'allongement des poils de la toison, ce qui permet le filage.<sup>27</sup> Je serais très tenté de mettre en parallèle le caractère primitif de ces moutons sans laine et l'absence, dans tous les gisements du Néolithique ancien, de fusaiolle qui est ce petit volant en terre cuite que l'on place à l'extrémité du fuseau dont le mouvement tournant assure la torsion des brins de laine tirés de la quenouille.

pu se faire autrement qu'en traversant le détroit de Torrès, coupure suffisamment importante et ancienne pour que la faune marsupiale d'Australie se soit maintenue sans souffrir de la concurrence des mammifères placentaires.

Il est bien évident que le terme de navigation ne peut s'appliquer qu'à des déplacements maritimes d'une certaine ampleur ; ainsi, pour revenir en Méditerranée, le franchissement du détroit de Messine (3 km actuellement) ne peut être considéré comme une navigation.

La meilleure preuve de navigation est la fréquentation et, a fortiori, le peuplement des îles qui depuis le Pléistocène au moins sont coupées du continent. L'extension de la céramique cardiale et le commerce de l'obsidienne sont d'autres preuves tangibles.

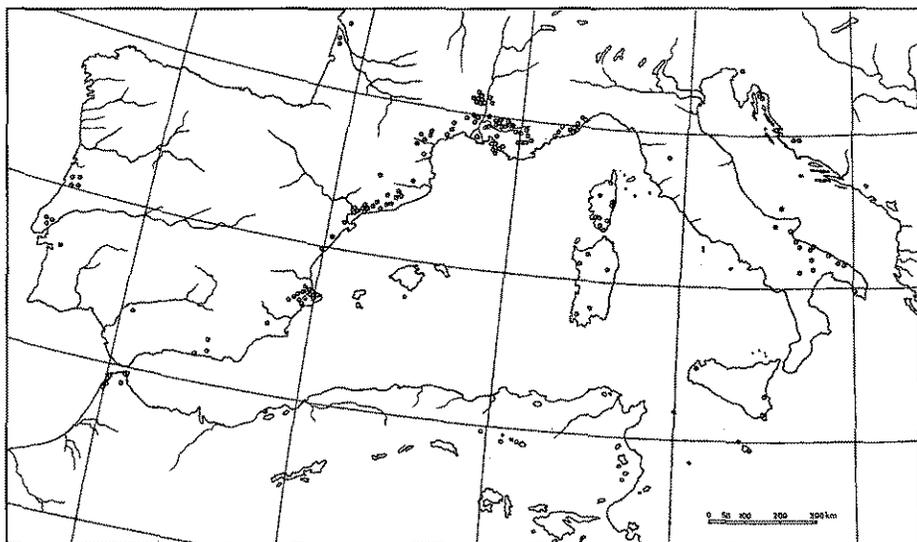
C'est au cours du VI<sup>e</sup> millénaire, peut-être même dès la première moitié, que la céramique apparaît dans les cultures bordières de la Méditerranée occidentale. Parmi les plus vieilles poteries s'est développé un style décoratif très particulier qui leur a fait donner le nom de céramique cardiale. Le décor est obtenu, en effet, par l'impression dans la pâte crue du bord crénelé d'une coquille marine, celle du *Cardium* (d'où le nom), d'un *Pecten* ou de tout autre mollusque bivalve. Or la répartition de cette céramique est singulière : elle est très répandue le long d'une large bande côtière qui va de la région d'Alicante à Gênes. Elle est plus diffuse au Portugal, en Andalousie et en Italie péninsulaire. Une nouvelle concentration apparaît autour de la mer Adriatique, dans certaines îles de la côte dalmate et dans les Pouilles. La Corse est assez riche puisqu'une douzaine de gisements répartis dans l'ensemble de l'île a livré de la céramique cardiale ; un type de décor particulièrement soigné dit style tyrrhénien se reconnaît aussi bien en Sardaigne qu'en Toscane (Pienza). Le décor cardial existe aussi en Sicile sur certains vases du style de Stentinello, il fut imité mais sans usage de la coquille dans l'archipel maltais (Ghar Dalam). En revanche, ni les

îles Baléares ni les côtes algériennes et tunisiennes ne possèdent de céramique cardiale, preuve que l'apparition de cette décoration n'est pas un phénomène de convergence : les coquilles de *Cardium* sont aussi abondantes sur les plages nord-africaines qu'européennes. Si l'homme néolithique avait été aussi mystérieusement qu'impérieusement conduit à utiliser cette coquille pour décorer ses poteries, il l'aurait fait partout où elle existe. En revanche, dans l'extrémité septentrionale du Maroc, en bordure du détroit de Gibraltar et dans la région de Tétouan, on compte une dizaine de gisements ayant livré de la céramique cardiale. C'est à la proximité des cultures cardiales d'Espagne que le Maroc doit la connaissance de cette technique.<sup>26</sup> Dans tous les gisements à céramique cardiale, à l'exception des niveaux les plus archaïques des Pouilles (Coppa Navigata), la présence du mouton domestique est dûment attestée, aussi bien dans les îles que sur le continent.

Le commerce de l'obsidienne, ce qui est un bien grand mot en regard de la très faible quantité de matière transportée et utilisée, est une autre preuve de l'existence de navigations préhistoriques. L'obsidienne est une roche volcanique, véritable verre na-

turel<sup>29</sup> qui se taille facilement et possède un tranchant exceptionnel, aussi cette roche fut très prisée des artisans préhistoriques. Dans la Mer Egée, l'obsidienne de l'île de Mélos fut dès le XI<sup>e</sup> millénaire exportée dans le Péloponnèse (Franchti, en Argolide). Dans le Bassin occidentale les sources d'approvisionnement sont toutes insulaires et situées dans la mer Tyrrhénienne ; ce sont les gisements du Monte Arci en Sardaigne, l'île de Palmarola (archipel des îles Pontines), Lipari dans les îles Eoliennes et Pantelleria dans le détroit de Sicile. Au Néolithique moyen, sinon avant, l'obsidienne de Sardaigne et de Lipari est utilisée en Provence, en Languedoc et jusqu'en Catalogne, celle de Pantelleria, en Tunisie et Algérie orientale qui en reçoivent également de Lipari ; c'est ainsi qu'un nucléus provenant de cette île fut trouvé à Tébessa (Algérie). Mais ce sont là les points extrêmes atteints par le commerce. Antérieurement, dès le Néolithique ancien, l'obsidienne fut largement utilisée dans la Péninsule italienne, en Corse et même dans l'île de Lampedusa distante de Pantelleria de plus de 145 km. Au même moment, le littoral languedocien commençait à être fréquenté par des caboteurs

Figure 4. - Les gisements néolithiques renfermant de la céramique cardiale sont aussi ceux qui ont livré les restes de moutons les plus anciens.



venus de Ligurie qui, avec leur céramique décorée par impression, introduisirent quelques outils en obsidienne d'origine éolienne (site de Portiragnes 6435 ± 125 BP soit 4485 BC).

Comme en Mer Egée, il semble que l'obsidienne ait été transportée des îles sur le continent avant même le Néolithique ; on peut retenir le cas de l'Arma dello Stefanin, en Ligurie, dont le niveau V, mésolithique daté par le C14 de 8400 ± 100 BP soit 6450 BC, renfermait un grattoir et quelques éclats d'obsidienne originaire, vraisemblablement, des îles Lipari.<sup>30</sup>

Le peuplement de certaines îles de la Méditerranée occidentale est le troisième fait démonstratif, et le plus pertinent, de ces navigations préhistoriques. Le temps n'est plus où l'occupation des îles n'était datée que de l'Âge du bronze. Il faut, bien entendu, écarter de notre recherche les petites îles côtières trop proches du continent et dont beaucoup étaient rattachées à la terre voisine lorsque commencèrent les premières navigations puisque la transgression versilienne n'était pas encore achevée. La Sicile, qui est si vaste et si peu insulaire, constitue aussi un cas à part car elle fut peuplée de tout temps ; le détroit de Messine devenant un isthme au cours de chaque glaciation. Aussi n'est-il pas étonnant de trouver en Sicile des industries acheuléennes et moustériennes, des manifestations de l'art pariétal du Paléolithique supérieur et la succession des industries post-glaciaires particulièrement riches et diversifiées.

Dans une situation opposée, les îles Baléares sont les grandes îles méditerranéennes les plus éloignées du continent bien qu'Íbiza soit visible lorsque commence à disparaître le Cap de la Nao distant de quelque 90 km. Il en résulte une originalité plus marquée dans la faune (maintien du *Myotragus balearicus* jusqu'à l'arrivée de l'homme) ainsi qu'une occupation plus tardive.

Entre ces deux extrêmes se situent deux ensembles, l'un assez disparate mais fort important pour notre propos constitue une sorte d'aurole dis-

continue autour de la Sicile, ce sont les îles Éoliennes, les îles Egates, Pantelleria, l'archipel maltais et, plus méridionales, les îles Pélagie ; l'autre ensemble est formé des deux masses imposantes de la Corse et de la Sardaigne.

Nous examinerons donc successivement les îles proches de la Sicile, puis les Baléares, enfin l'ensemble corso-sarde en recherchant les plus anciennes traces de peuplement et en mettant en lumière l'originalité de chaque île ou archipel.

## Malte

L'archipel maltais comprend deux îles : Malte et Gozzo et quelques îlots et rochers comme Comino. Il est éloigné d'une centaine de kilomètres de la Sicile et fut peuplé, cependant, dès le Néolithique ancien.<sup>31</sup>

On y reconnaît des poteries du style sicilien de Stentinello et des imitations de céramique cardiale. La plus ancienne date obtenue jusqu'à ce jour par analyse du C14 est celle d'un niveau du gisement de Skorba qui contient des céramiques à décor imprimé de la phase dite de Ghar Daham (4190 ± 160 BC), mais on a tout lieu de croire que le peuplement ou du moins la fréquentation de ces îles remonte à une date encore plus ancienne. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un néolithique bien affirmé pratiquant l'élevage du mouton, du bœuf et du porc et cultivant le blé, l'orge et les lentilles. Dès cette époque, Malte reçoit l'obsidienne de Lipari (îles Éoliennes). Le Néolithique moyen phases Grey Skorba puis Red Skorba) occupe le IV<sup>e</sup> millénaire durant lequel se renforcent les relations avec la Sicile.

## Îles Pélagie

Si l'archipel maltais est assez bien connu on ne saurait en dire autant de l'archéologie des minuscules îles Pélagie dispersées entre Malte et la Tunisie. Le fait le plus notable est la mise au jour, à Lampedusa<sup>32</sup>, d'un habitat du Néolithique ancien qui se rat-

tache à la culture sicilienne de Stentinello (V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> millénaire). Au même moment était utilisée l'obsidienne de Pantelleria distante de 145 km. Lampedusa est particulièrement isolée, Malte est éloignée de 165 km et la côte tunisienne de 125. C'est donc l'île la plus isolée de la Méditerranée et cependant elle fut l'une des plus anciennement fréquentées.

## Pantelleria

Pantelleria est située à l'un des points névralgiques de la Méditerranée, dans le détroit de Sicile, à 70 km du Cap Bon et à une centaine du Cap Granitola, au sud-ouest de la Sicile. Or cette île volcanique possède d'importants gîtes d'obsidienne qui fut particulièrement recherchée. Les plus anciennes occupations de l'île ne sont pas connues mais dès le Néolithique ancien Pantelleria exportait son obsidienne vers quatre directions : Lampedusa, Malte, la Sicile et la Tunisie. Près de Maktar (Tunisie), le gisement de Kef Hamda, qui a livré des fragments d'obsidienne, a été daté du milieu du VI<sup>e</sup> millénaire (7445 ± 125 BP soit 5495 BC et 7610 ± 125 soit 5660 BC), tandis qu'un autre, voisin d'Hergla sur la côte, qui possédait également quelques éclats d'obsidienne, appartient au Néolithique moyen (5270 ± 140 BP soit 3320 BC).

## Îles Éoliennes

En relation très ancienne avec la Sicile et la Calabre, les îles Éoliennes doivent leur richesse archéologique à l'exploitation de l'obsidienne de Lipari, principale île de l'archipel. L'acropole de cette île a livré une remarquable stratigraphie qui révèle, dès les strates les plus anciennes<sup>33</sup>, d'étroites relations avec la Sicile d'où venaient vraisemblablement les premiers occupants. On y reconnaît, ici aussi, des vases du style de Stentinello décorés d'impressions diverses, certains à l'aide de coquilles de *Cardium* ; dans un niveau un peu plus récent on trouve des poteries à pâte

fine dont le décor est constitué de motifs peints en rouge sur engobe blanc ; ce style céramique d'origine orientale est bien représenté dans le sud de la Péninsule italique d'où il passa en Sicile et aux îles Éoliennes. Dès le VI<sup>e</sup> millénaire, sinon avant, Lipari approvisionna en obsidienne la Sicile, Malte et la Calabre (Grotta della Madona à Praia a Mare 7555 ± 85 BP soit 5605 BC)<sup>34</sup>.

Mais ce « commerce » connut rapidement une extension considérable : dès le milieu du V<sup>e</sup> millénaire l'obsidienne de Lipari arrive jusqu'à Portiragnes (Hérault) ; au IV<sup>e</sup> millénaire elle est exportée dans toutes les directions, on en retrouve aussi bien dans des gisements chasséens du Vaucluse que dans des escargotières du Néolithique de tradition capsienne voisines de Tébéssa en Algérie orientale. Sièges de brillantes civilisations durant le Néolithique, l'archipel éolien voit son importance diminuer à la fin de l'Âge du bronze, lorsque l'obsidienne fut moins recherchée.

## Îles Baléares

Du fait de leur plus grand isolement la question du peuplement des îles Baléares se pose avec plus d'acuité que celle des archipels voisins de la Sicile. En partant des faits les mieux connus, donc les plus récents, on peut affirmer qu'à la fin du Chalcolithique le peuplement de Majorque est assuré.<sup>35</sup> Une série de datations (Caban de Cana Cotxera 1800 ± 100 BC, Cova dels Morts 1840 ± 80 BC) le prouve amplement ainsi que les constructions préatalayotiques du type naveta et une céramique de style campaniforme. Cependant une fréquentation antérieure expliquerait, dans la grotte de la Muleta (Majorque), la présence d'ossements humains dans une couche à *Myotragus balearicus* qui fut datée de 7130 ± 100 BP soit de 5180 BC. Malheureusement aucune industrie reconnaissable n'accompagnait ces ossements. On sait cependant qu'à cette date Pantelleria et Lampedusa, qui ont une situation aussi isolée, étaient fréquentées. Si on rejette ce

possible peuplement des Baléares au VI<sup>e</sup> millénaire on retiendra que dans la même grotte, à 1,50 m de profondeur, d'autres ossements humains furent datés de 5430 ± 110 BP soit 3980 BC. Dans la même île de Majorque, une couche de charbon de l'abri de Son Metge a été datée de 5750 ± 150 BP soit 3800 BC ; il y fut trouvé un nucléus, seule trace avec le charbon, d'une présence humaine. Ces deux datations nous incitent à situer vers la fin du V<sup>e</sup> millénaire au plus tard le début du peuplement des îles Baléares.

Il est troublant de constater que ces îles semblent avoir ignoré, jusqu'au Chalcolithique, toute production céramique. Majorque, comme la Corse, apporterait donc la preuve que les hommes se sont aventurés en mer sans connaître l'art de la poterie, ou tout au moins sans juger bon d'utiliser cette technique connue ailleurs au même moment. On s'explique mal cependant que cette ignorance de la poterie se soit maintenue dans les Baléares jusque vers 2000 av. J.-C., comme si après le premier peuplement ces îles avaient été de nouveau isolées et privées de toutes relations maritimes pendant une longue période couvrant près de deux millénaires. On a peine à le croire, mais il est aussi difficile d'imaginer que l'on n'ait pas encore trouvé une céramique antérieure si elle avait existé dans les îles.

## Corse et Sardaigne

Le cas de la Corse et de la Sardaigne est particulier puisque ces deux îles, que l'on peut considérer comme un ensemble vu le facile franchissement du détroit de Bonifacio, soit directement soit en empruntant la voie des Lavezzi et de la Maddalena, sont les seules qui, étant séparées du continent depuis le Pléistocène, ont été peuplées dès le VII<sup>e</sup> millénaire, sinon avant. Quatre gisements de Corse apportent la preuve de cette occupation à une époque antérieure au Néolithique : ce sont la Grotta Scrita et Strette, tous deux près de Saint-Florent, dans le nord de l'île,

Curacchiaghiu, près de Levie et Araguina-Sennola à Bonifacio, dans le sud. A Curacchiaghiu le niveau antérieur au Néolithique est daté de 8560 ± 170 BP soit 6610 BC et de 8300 ± 180 BP soit 6350 BC, celui d'Araguina-Sennola l'est de 7520 ± 150 BP soit 6570 BC, or ce niveau est sus-jacent à une sépulture plus ancienne qui a livré un squelette de femme particulièrement bien conservé<sup>36</sup> qui est la plus ancienne corse connue. Un gisement sarde, la grotte de Corbeddu<sup>37</sup> présente, sous un Néolithique affirmé (poteries, animaux domestiques), une couche renfermant des os de *Prolagus* brûlés et datés de 9120 ± 380 BP soit 7170 BC. Non seulement ces îles apportent la preuve d'une arrivée de l'homme par voie de mer avant le Néolithique, mais encore sont-elles aussi celles qui ont donné des dates particulièrement hautes pour le Néolithique ancien : Basi 7520 ± 150 BP soit 5750 BC, Curacchiaghiu 7600 ± 180 BP soit 5650 BC.

Ce privilège s'explique bien évidemment par la proximité du continent : moins de 50 km lorsque l'île d'Elbe était encore une presqu'île de la côte toscane. Que l'homme ait su, dès cette époque, franchir sur un radeau ou une pirogue une distance pareille ne saurait nous étonner. Il suffit de se rappeler la présence d'obsidienne de l'île de Mélos dans les couches du Paléolithique supérieur du gisement de Franchti, celle du gisement de l'Arma dello Stefanin en Ligurie et, plus anciennement, le franchissement du détroit de Torrès, large de 170 km actuellement, par les premiers habitants de l'Australie que l'on croyait si bien autochtones qu'on les avait nommés Aborigènes.

## Conclusion

Nous devons donc considérer comme acquis qu'avant même de savoir modeler et cuire les poteries, l'homme n'hésitait pas à s'aventurer en mer. Est-ce à ce moment là que le mouton domestique fit son appari-

tion tandis que s'organisaient les premiers échanges à travers la Méditerranée par une longue suite de menus cabotages et de courtes traversées d'île en île ? C'est possible si on retient les moutons castelnoviens de Châteauneuf-les-Martigues et les restes d'ovinés de la couche XVIII d'Araguina-Sennola. Mais ces deux séries de documents, sans compter le prétendu mouton de Gramari, sont discutées alors que l'association constante du mouton domestique et des premières poteries est assurée à une ou deux exceptions près (Coppa Navigata). Quant aux ovins mésolithiques de l'Aude (Dourgne, Grotte Gazel), ils sont contemporains de ces premiers moutons néolithiques et semblent bien issus d'eux.

La propagation du mouton par voie maritime peut nous surprendre ; on imagine mal des transports d'animaux sur de fragiles esquifs. Mais pourquoi la vue pessimiste et le jugement négatif portés sur les capacités techniques des hommes préhistoriques nous font-ils penser à des esquifs, fragiles de surcroît ? En réalité, les navigations qui permettaient d'atteindre l'île de Lampedusa ou Pantelleria ou Ibiza exigeaient déjà de bonnes connaissances nautiques et la possession de barques d'assez grandes dimensions qui se distinguaient et du simple radeau et du tronc d'arbre aménagé. Malheureusement, nous n'avons conservé aucun reste de ces premiers bateaux si ce n'est de rares pirogues monoxyles utilisées dans les rivières et les estuaires et dont la plus ancienne est celle trouvée récemment à Noyensur-Seine. Elle a été datée par le C14 à la charnière des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> millénaires. Il faut attendre les figurations égéennes du III<sup>e</sup> millénaire pour connaître l'aspect de ces longues barques, basses sur l'eau, mûes à la pagaie mais aussi à la voile. A la même époque, les Egyptiens construisaient des bateaux en planches mortaisées dont la poupe et la proue relevées conservaient le souvenir des anciennes pirogues en bottes de roseaux.

Pendant les quelques heures voire, exceptionnellement, les quelques

jours qu'exigeaient ces navigations des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> millénaires, il était moins difficile qu'on ne l'imagine de transporter, en plus des outres d'eau, de quelques paniers de fruits et de sacs de viande boucanée, quelques agneaux qu'il suffisait d'entraver et de placer dans le fond de la barque. Comme la poterie, qui permettait de cuire des bouillies et des soupes, comme l'obsidienne qui se taillait si bien, le mouton, même tout jeune, était un produit de valeur qu'on offrait à des peuplades mésolithiques toutes prêtes à tomber sous les charmes du Néolithique.

Que l'on songe à l'émerveillement des Barbares d'Occident à qui on offrait une viande sur pied qu'il n'était pas nécessaire de chasser et on comprendra la rapide progression du mouton domestique, venu de la mer.

## NOTES

1. Pour l'historique des idées on peut se reporter à CAMPS, G., « Préhistoire », en le *Dictionnaire des Sciences historiques*, A. Grugère édit. Paris 1986, P.U.F., pages 532-543. Sur les problèmes de l'archéologie préhistorique des régions orientales, voir CAUVIN, J., *Les premières villages de Syrie-Palestine du IX<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> millénaires av. J.-C.*, Maison de l'Orient méditerranéen, Lyon, 1978.

2. Pour éviter toute erreur d'interprétation il sera donné dans la suite du texte les âges BP et BC en sachant que ces âges ne correspondent pas à des dates absolutes qui, pour l'époque qui nous intéresse, sont sensiblement plus anciennes. Ainsi un échantillon dont l'âge C 14 est de 6200 ± 160 BP soit 4250 BC correspond à une date calendaire comprise entre 5360 et 4925 av. J.-C. Comme la calibration par la dendrochronologie ne peut remonter au-delà de 7240 BP, il est préférable de continuer à utiliser les datations traditionnelles du C14 afin d'éviter toute confusion.

3. BOULE, M. et DE VILLENEUVE, L., « La grotte de l'Observatoire à Monaco », en *Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine*, I. Paris, Masson, 1927 ; DUCOS, P., « Le gisement de Châteauneuf-les-Martigues. Les mammifères et les problèmes de la domestication en France », en *Bulletin du Musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco*, t. 5, 1958, pages 119-133 ; idem. « Quelques documents sur les débuts de la domestication en France », en *La Préhistoire française*, t. II, 1976, pages 165-171 ; MURRAY, J., *The first european agriculture, a study of the astrological and botanical evidence until two thousand BC*. Edinburgh, University Press, 1970 ; COURTIN, J., « Les animaux domestiques du Néolithique provençal », en *L'élevage en Méditerranée occidentale*. Aix-en-Provence, CNRS, 1977, pages 67-76.

4. POPLIN, E., « Paléontologie du mouton. Les débuts de l'élevage du mouton », en *Colloque d'Ethnozologie*, Alfortville, 1977, pages 9-10.

5. BOULE, M. et DE VILLENEUVE, J., « La grotte...op. cit. page 49.

6. POPLIN, F. et VIGNE, J.D., « Observations sur l'origine des ovins en Corse », en *Congrès préhistorique de France*, 21<sup>e</sup> session, Montauban-Cahors, 1979, pages 238-248.

7. VIGNE, J.D., *Les mammifères terrestres non volants du Post-Glaciaire de Corse et leurs rapports avec l'Homme; étude Paléo-ethno-zoologique fondée sur les ossements*. Thèse Paris VI, 1983 3 t.

8. DE LANFRANCHI, F. et WEISS, M.CL., « Araguina-Sennola. Dix années de fouilles préhistoriques à Bonifacio », en *Archaeologia Corsa*, n° 2, 1977.

9. DUDAY, H., « Le squelette du sujet féminin de la sépulture pré-néolithique de Bonifacio (Corse) », en *Cahiers d'Anthropologie*. Laboratoire d'Anatomie des Saints Pères, Paris, 1977.

10. PEQUART, M. et ST.J., BOULE, M. et VALLOIS, H.V., « Tévéc, station-nécropole mésolithique du Morbihan », en *Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine*, 18, Paris, Masson, 1937.

11. MENDES CORREA, A.A., « Les nouvelles fouilles à Muge », en *XV<sup>e</sup> Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie*, I, pages 357-372.
12. ROUSSOT-LARROQUE, J., « Néolithisation et Néolithique ancien d'Aquitaine », en *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 74, 1977, pages 559-582.
13. DUCOS, P., « Le mouton de Châteauneuf-les-Martigues », en *L'élevage en Méditerranée Occidentale*, Aix-en-Provence, CNRS, 1977, pages 77-85.
14. COURTIN, J., EVIN, J. et THOMMERET, Y., « Révision de la stratigraphie et de la chronologie absolue du site de Châteauneuf-les-Martigues (Bouches-du-Rhône) », en *L'Anthropologie*, t. 89, 1985, pages 543-556.
15. DUCOS, P., « Le mouton... » *op. cit.*, 1.1., 1977.
16. POULAIN, TH., « Le camp mésolithique de Gramari à Méthamis (Vaucluse). Etude de la faune », en *Gallia Préhistoire*, t. XIV, pages 121-131. A compléter par POPLIN, J., « Le Néolithique de la France », dans *Hommage à G. Bailloud*, Paris, 1986, pages 37-51.
17. GEDDES, D., « Les débus de l'élevage dans la vallée de l'Aude », en *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 78, 1981, pages 370-378.
18. GUILAINE, J., FREISES, A., MONTJARDIN, R. et ALI., *Leucate-Corrèze, habitat noyé du Néolithique cardial*. Toulouse-Sète, 1984.
19. UERPMANN, H.P., « Élevage néolithique en Espagne », en *L'élevage en Méditerranée occidentale*. Aix-en-Provence, CNRS, pages 87-94.
20. OLARIA DE GUSI, C., ESTÉVEZ ESCALERA, J. et YLL, E., « Domesticación y paleoambiente de la Cova Fosca (Castellón). Le Néolithique ancien méditerranéen », en *Colloque international de Préhistoire de Montpellier*, 1982, pages 107-120.
21. ESTÉVEZ, J., GUSI, F., OLARIA, C. VILA, A. et YLL, E., « Evolución ambiental y desarrollo de la base subsistencial hasta el 7000 BP en el Levante ibérico », en *Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*. CNRS, Paris, 1978, pages 221-226.
22. MUZZOLINI, A., « Les premières moutons sahariens d'après les figurations rupestres », en *Archaeozoologia*, 1, 2, 1978, pages 129-148.
- 22 bis. JODIN, A., « Les grottes de El Khril à Achakar, Province de Tanger », en *Bulletin d'Archéologie marocaine*, t. III, 1958-1959, pages 249-313. GUILMAN, A., « A later prehistory of Tangier, Morocco », en *American School of Prehistoric Research*, bulletin n° 29, 1975.
23. ROUBET, C., *Economie pastorale pré-agricole en Algérie orientale. Le Néolithique de tradition capsienne*. Paris CNRS, 1978.
24. DOUTRESSOULLE, G., *L'élevage au Niger*, 1924. Idem., *L'élevage au Soudan français*, 1952.
25. CAMPS, G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*. Doin, Paris, 1974. Idem., « Le bélier à sphéroïde des gravures rupestres de l'Afrique du Nord », en *Encyclopédie berbère*, éd. provisoire, cahier n° 22, oct. 1978. Idem., « Un thème religieux dans l'art rupestre nord-africain : le bélier à sphéroïde », en *Studi di Paletnologia in onore di Salvatore Puglisi*, Rome, 1985, pages 345-357.
26. CAMPS, G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*. Paris, AMG, 1961. Idem., *Berbères aux Marges de l'Histoire*, Toulouse, 1980.
27. ROUGET, J., « L'évolution des caractères de la toison du mouton. Les débuts de l'élevage du mouton », en *Colloque d'Ethnozootéchnie*, Alfortville, 1977, pages 25-32.
28. CAMPS, G., « Les relations entre l'Europe et l'Afrique du Nord pendant le Néolithique et le Chalcolithique », en *Praehistorica, Francisco Jordà oblata*, Salamanque, 1984, pages 187-205. CAMPS, G., « La navigation en France au Néolithique et à l'Âge du bronze », en *La Préhistoire française*, t. 2, CNRS, Paris, 1976, pages 192-201; PERLES, C., « Des navigateurs méditerranéens il y a 10 000 ans », en *La Recherche*, n° 96, 1979, pages 82-83.
29. WILLIAMS THORPE, O., WARREN, S.E. et BARFIELD, L.H., « The sources and distribution of archaeological obsidian in Northern Italy », en *Pleistoria alpina*, vol. 15, 1979, pages 73-92; WILLIAMS THORPE, O., WARREN, S.E. et COURTIN, J., « The distribution and sources of archaeological obsidian from Southern France », en *Journal of archaeological science*, t. 11, 1984, pages 135-146.
30. WILLIAMS THORPE, O., WARREN, S.E. et BARFIELD, L.H., « The sources and... » *op. cit.*, 1979.
31. EVANS, J.D., *The prehistoric antiquities of the Malta Islands*, Londres, Athlone Press, 1971.
32. RADI, G., « Tracce di un insediamento neolitico nell'isola di Lampedusa », en *Atti della Società italiana di Scienze naturali*, Pise, 1972.
33. BERNABO BREA, L., *Sicilia prima dei Greci*, Milan, 1958; CAVALIER, M., « Ricerche preistoriche nell'archipelago eoliano », en *Rivista di Scienze preistoriche*, t. XXXIV, 1979, pages 45-137.
34. GRAZIOSI, P., *L'arte preistorica in Italia*, Florence, Sansoni, 1973.
35. HALDREN, W.H., « Balearic prehistoric ecology and culture. The excavation and study of certain caves, rock shelters and settlements », en *B.A.R. international series*, n° 149, 1982.
36. DUDAY, H., « Le squelette du sujet féminin de la sépulture préneolithique de Bonifacio (Corse) », en *Cahiers d'Anthropologie*, Laboratoire d'Anatomie des Saints Pères, Paris, 1975.
37. SONDAAR, P., SANGES, M. et KOTSAKIS, T., « Pleistocene vertebrate. Faunal evolution and man in Sardinia », en *Early settlement in Western Mediterranean*, Deya, Mallorca, 1983.